

Le genre, le génie et le mythe de l'intellectuel solitaire : les études culturelles féministes et les écrits de C. Wright Mills

Kim Sawchuk

Volume 13, Number 2, 2000

Communications

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/058094ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/058094ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Article abstract

This paper seeks to demonstrate the contribution of feminist analyses to the médias' reception regarding the history of intellectual practices in the field of communication studies. The author uses the example of C. Wright Mills, and the letters written to him by his readers. These letters are part of the C. Wright Mills collection at the University of Austin in Texas. Rather than depicting Mills as a solitary intellectual, a myth that upholds the equation of masculinity with genius, the letters permit a better knowledge and understanding of the social context within which his intellectual work took place. When analyzing the myth of C. Wright Mills from the angle of feminist studies of reception, the researcher's attention is shifted from the texts themselves to the response of his readers to these texts. In so doing, Mills' authoritarian voice is, to a certain extent, de-centered and destabilized, allowing the relational quality of his work to emerge.

Cite this article

Sawchuk, K. (2000). Le genre, le génie et le mythe de l'intellectuel solitaire : les études culturelles féministes et les écrits de C. Wright Mills. *Recherches féministes*, 13(2), 13–31. <https://doi.org/10.7202/058094ar>

Le genre, le génie et le mythe de l'intellectuel solitaire : les études culturelles féministes et les écrits de C. Wright Mills

KIM SAWCHUK

L' article qui suit a pour objet de faire valoir la contribution des analyses féministes au champ de la réception des médias, et plus précisément au regard de l'histoire des pratiques intellectuelles dans le domaine de la communication. Il prend à titre d'exemple l'« héritage » de C. Wright Mills, héritage ici rendu sous la forme des lettres écrites à Mills par ses lecteurs et ses lectrices. Ces lettres, au lieu de dépeindre Mills comme un intellectuel solitaire, mythe soutenant l'adéquation entre la masculinité et le génie, permettent de mieux connaître le contexte social dans lequel se déroulait son travail intellectuel.

Les *cultural studies* féministes

Au cours des quinze dernières années, les études concernant l'auditoire et la réception des médias menées par les chercheuses féministes ont transformé sur les plans méthodologique et épistémologique le domaine de la communication et de la culture. En effet, en prêtant attention à toute une série de pratiques significatives et d'institutions culturelles, les féministes ont interrogé les processus de fonctionnement du genre à l'intérieur des médias. Cela a facilité la création de positions sur le sujet-femme, ainsi que des lieux potentiels pour l'agir (*agency*) personnel et politique.

On trouve parmi ce type de recherches celles que Janice Radaway (1984) a effectué sur les lectrices de romans « Harlequins », l'incursion de Ien Ang (1985) dans le monde des téléspectatrices de Dallas, les interrogations de Jackie Stacey (1995) sur les processus d'identification liés au *star gazing*¹ et les analyses de Joke Hermes (1995) sur les répertoires des lectrices de magazines. Ces études féministes de réception des médias ont permis, chacune à leur manière, de mieux comprendre comment les auditoires interprètent et négocient les textes sur les plans psychologique et social. Elles ont également aidé à saisir de quelle façon les communautés et les cul-

1. L'expression *star gazing* est ici un jeu de mots sur la contemplation des vedettes, mais aussi sur l'idée de chercher le regard des vedettes.

tures se sont constituées autour de ces textes et comment les pratiques de consommation sont intégrées ou non à la vie quotidienne (Radaway 1984; Ang 1985; Stacey 1995). D'une part, ces recherches remettent en cause les approches sociologiques traditionnelles des études de communication de masse, comme la tradition des « effets », les modèles des « usages et gratifications » ou les modèles d'« analyses culturelles ». D'autre part, le fait de vouloir maintenir la spécificité de ces analyses à l'intérieur de relations de pouvoir et de subordination critique implicitement les énoncés, fréquents dans les études sur la culture populaire, qui célèbrent avec éclat la nature polysémique des interprétations². Ces recherches sont particulièrement astucieuses sur les plans théorique et historique, car elles permettent de maintenir l'analyse des médias et de leurs déterminants institutionnels et économiques dans le « circuit de la culture ».

Ces travaux documentent et permettent de théoriser les réponses des femmes à la culture populaire. Alors qu'ailleurs le fait de se positionner en faveur d'un « sujet humain » universel éradique les concepts de genre et de différence, dans ces divers travaux, l'attention accordée à la différence se fonde sur le postulat que le genre et la sexualité sont des concepts et non des catégories immuables. De leur côté, les études positivistes adoptent des catégories immuables et mobilisent les termes de la différence comme des « variables » décidées d'avance. Du coup, on ignore le caractère historique et contingent des catégories et le rôle des traditions de recherches ainsi que la position inhérente et politique du chercheur ou de la chercheuse dans la construction de ces catégories. Pour l'étude des médias, de la culture et des communications, les *cultural studies* féministes mettent l'accent sur des approches non positivistes. Par le fait même, elles participent au champ de recherche en interrogeant les processus par lesquels nous nous donnons un genre et par lequel nous sommes « genrés » par nos pratiques médiatiques. Le genre est ici vu comme un concept contingent pris à l'intérieur de relations de différenciation. Ces relations qui dépendent des statuts économiques, linguistiques et ethniques de même que de l'identité raciale et sexuelle des individus se situent dans un contexte global toujours en mutation. Ainsi, non seulement cette perspective et cette tradition de recherche sont pertinentes dans le cas de l'étude du genre et des sexualités à l'intérieur des activités et des institutions culturelles, mais elles permettent également de revoir l'histoire apparemment « sans genre » et « asexuée » (*gender-less* et *un-sexy*) de la discipline des communications, de ses textes et de ses personnages historiques clés.

Cela m'amène à discuter de mes propres recherches qui portent sur l'histoire des communications et des *cultural studies*. Au cours des dix dernières années, j'ai été hantée par le spectre de C. Wright Mills. On se rappellera bien sûr ce dernier comme faisant partie des figures marquantes de l'opposition des années 50, de l'action politique qu'il mena jusqu'à sa mort en 1962, à l'âge de 45 ans. Mills a inspiré toute une génération d'étudiants et d'étudiantes et d'individus radicaux de la nouvelle gauche américaine (*new left radicals*) par ses analyses sur les élites au pouvoir, sur la guerre

2. Ici, je pense en particulier à la position de John Fiske sur les plaisirs liés aux textes populaires. Voir Fiske (1989).

économique permanente, et par ses appels répétés à ne pas se décourager face au vent conservateur qui prédominait à l'époque. Dans ses écrits et dans ses discours, Mills cultivait jalousement les auditoires aussi bien profanes qu'universitaires. Ces trois écrits universitaires majeurs : « Hope for White Collar Workers » (1951), *The Power Elite* (1956) et *The Sociological Imagination* (1959), ont tous été publiés par les Presses de l'Université d'Oxford et ont fait l'objet de multiples rééditions. De plus, ses deux pamphlets : *The Causes of World War Three* et *Listen Yankee : On the Cuban Revolution*, publiés par The American Penny Press, propriété de l'entrepreneur Ian Ballantine, ont connu des ventes phénoménales ainsi qu'une attention soutenue de la part des journaux. Mills a également écrit, alors que la guerre froide battait son plein, la préface d'un ouvrage sur le marxisme intitulé *The Marxists* (Mills 1969). Alors que la première série de textes a permis à Mills de s'assurer une place au panthéon de la sociologie américaine, sa seconde série l'a placé au centre de controverses, outre qu'elle lui a valu le mépris de ses pairs. Notons que l'on fait souvent référence à Mills comme à l'un des intellectuels publics les plus importants que l'Amérique ait connus. Par ailleurs, ses travaux sur l'imagination sociologique ont refait surface dans des contextes universitaires hétéroclites et ont fait l'objet de références récentes dans les publications de Janet Wolff³ (1999) et d'Edward Said (1999 : 21).

Pour ma part, j'ai d'abord pris connaissance des travaux de Mills alors que je finissais ma thèse sur l'augmentation significative des recherches de marketing en Amérique du Nord. J'ai alors été frappée par ses analyses prémonitoires sur la prédominance de la « marchandisation » dans ce qu'il appelait, dans les années 50, la « société surdéveloppée ». J'ai également été intriguée par le fait que ses premiers écrits, qui portaient sur les politiques de la culture et sur la culture des politiques, étaient destinés à une conférence de designers industriels plutôt qu'à des universitaires. En tentant de savoir pourquoi il avait agi de la sorte, je suis tombée sur les *Mills Papers* (Mills, de 1951 à 1958) à l'Université du Texas à Austin. J'y ai trouvé les vestiges de ses dossiers de recherche ainsi qu'une multitude de documents et d'idées d'une richesse incroyable, allant bien au-delà de ses recherches les plus connues. Comme beaucoup d'autres, j'ai été séduite par les travaux de Mills, un penseur dont les pratiques ont confondu les limites établies entre les milieux universitaires et les milieux populaires, en plus du fait de défier leurs relations hiérarchiques.

Tout en ne mettant pas de côté mon travail ouvertement féministe, j'ai décidé d'axer ma démarche sur la vie, l'époque et les activités politiques de ce personnage coloré et irrévérencieux qui était un intellectuel engagé et passionné. Mills écrivait souvent dans un style dialogique astucieux et espiègle, du moins dans ses notes de recherche. J'ai d'ailleurs eu avec lui plusieurs conversations fictives à propos de cette décision. Nous étions séparés bien sûr par notre différence de génération, de sexe, de célébrité et par mon rapport lointain avec la sociologie, mais une question ne cessait de me hanter tout au long de ce projet : comment lire Mills sans abandonner mon engagement féministe ? Mon projet a donc consisté, non seulement à lire les écrits

3. Voir aussi le site W3 suivant : rochester.edu/in_visible_culture/issue1/wolff/wolff.html.

non publiés de Mills, mais également à accorder une attention particulière à ses écrits et à ses interventions ouvertement politiques tout en conservant mon approche basée sur les *cultural studies* féministes. Cela m'a permis d'aller au-delà du personnage oublié et de repenser cette figure d'autorité au sein de la sociologie et des communications.

Ma décision de travailler sur Mills dans le cadre des *cultural studies* féministes a été motivée tant par des raisons affectives que par une curiosité intellectuelle certaine. En effet, je m'identifie à son engagement et à son esprit de bravade; cette identification entre le chercheur ou la chercheuse et son sujet a été mentionnée par les chercheuses féministes qui ont écrit sur la vie d'autres femmes (Aasch 1986). Mon projet a aussi été alimenté par une certaine rancœur. Après avoir fait deux voyages en vue d'apporter une certaine substance aux documents de ma collection, j'ai fait une demande pour une subvention de recherche afin de poursuivre mes travaux sur Mills. Lorsque j'ai soumis ma demande au Programme de subventions aux jeunes chercheurs, où l'évaluation se fait sur la base du projet et non sur les performances de recherches, un des juges a remis en question ma qualification professionnelle pour mener à bien un tel projet, sous prétexte que la majorité de mes publications portaient sur des « enjeux féministes ». J'ai alors longuement et fortement réfléchi à cette remarque. Qu'est-ce qu'elle laisse voir de la compréhension que cet expert a du féminisme ? Une perspective féministe est-elle uniquement valable pour l'étude des femmes ? Le féminisme a-t-il quelque chose à dire à propos de la quête intellectuelle de l'une des figures paternelles de la discipline ? Comment les analyses féministes peuvent-elles transformer la pratique intellectuelle et l'histoire de la discipline dans ses différents champs de recherche ? Il semblerait que la discipline puisse s'adapter au féminisme seulement si ce dernier reste à la périphérie des recherches et que les recherches féministes ont une place uniquement si elles s'intéressent exclusivement aux femmes et si elles ne touchent pas au cœur des textes théoriques et sacrés écrits par les théoriciens eux-mêmes. Comment a-t-on pu oser suggérer que le féminisme pouvait, au mieux, ne pas être pertinent et, au pire, être considéré comme un handicap ? J'ai alors connu plusieurs moments de colère.

Après avoir passé près de huit années à lire la majorité de la littérature secondaire que je pouvais trouver sur Mills, il m'est clairement apparu que les théories féministes n'étaient pas un handicap mais plutôt un atout. En effet, les travaux sur les *cultural studies* féministes cités au début du présent article m'ont entraîné à voir et à accorder un statut privilégié à une partie des documents compris dans les archives qui ont été ignorés par les autres spécialistes de l'histoire et de la sociologie : les lettres de Mills. Le fait que, dans leurs recherches sur la réception des médias, des chercheuses comme Radaway, Ang et Stacey ont utilisé les lettres du public comme des preuves pour comprendre la participation de ce dernier aux médias m'ont orientée vers les parties de la collection qui comprenaient les nombreuses lettres que Mills avait reçues de son public. Même si les lettres en question avaient été sélectionnées et publiées dans une collection éditée par ses filles, ma recherche mettait l'accent sur des éléments quelque peu différents dudit matériel. En effet, mes centres d'intérêt ne se dirigeaient pas vers les échanges d'idées de Mills avec ses collègues universi-

taires, mais bien vers ceux qu'il avait eus avec d'autres membres du public américain, c'est-à-dire les femmes au foyer, les pasteurs, les étudiantes et les étudiants, les militaires et une foule d'autres personnes qui lui ont écrit.

Le contenu des lettres

Les 90 boîtes contenant les écrits de C. Wright Mills sont toutes entreposées à l'Université du Texas à Austin. Ces textes sont extrêmement riches mais, malheureusement, mal catalogués, car Mills est mort subitement, laissant derrière lui une foule de dossiers contenant des projets terminés ou en cours. Mills organisait lui-même ses dossiers qui comprenaient une variété d'articles regroupés par thème de recherche. Un dossier d'archives typique pouvait être composé d'un paragraphe maladroitement tapé regroupant des idées en cours d'élaboration, un bout de papier tiré d'un calepin sur lequel Mills avait jeté des idées en écrivant avec un crayon à peine lisible, des coupures de presse et de magazines qu'il avait annotées et soulignées, ainsi que des extraits d'articles dédicacés par ses contemporains. Bref, j'ai trouvé là une variété de travaux tous exécutés avec différents outils d'écriture, sur des papiers de qualité variable et à des moments divers. Cette quantité incroyable de données, de notes, de brouillons, d'essais et de livres, de coupures de journaux, de travaux d'étudiants ou d'étudiantes, de demandes de subventions et, bien sûr, de lettres diverses était utilisée par Mills comme source d'idées. À noter que l'ensemble de ces documents et leur variété donnent de l'information sur la manière de [re]produire les idées avant que nos ordinateurs bien-aimés nous offrent les fameuses fonctions « couper et coller ».

Un point est certain : Mills lisait les journaux quotidiennement. En fait, selon sa veuve, Yaraslava Surmach Mills, il se levait habituellement vers 5 heures du matin, allait dans son bureau avec une cafetière pleine et commençait à travailler sur ses coupures de presse et sur ses dossiers. Comme les archives le montrent, Mills lisait plus d'un journal. Il était abonné à plusieurs publications liées au courant dominant comme *The Evening Standard*, *The New York Times* et *The London Times*. Il lisait également des magazines comme *Fortune*, *Time*, *Business Week*, *Newsweek*, *Harpers*, *Vanity Fair* et *Life*. Il était aussi abonné à plusieurs publications alternatives telles que *Nation*, *Commentary*, *Dissent* et *The Reasoner*. Les comptes rendus diversifiés des événements se déroulant dans le monde, que ce soit les regards portés par les autres pays sur les situations ou les positions idéologiques différentes de la sienne, donnaient à Mills une vision différente de l'Amérique. Cette manière de faire lui a permis notamment de commenter les tendances conservatrices du moment et selon le cas, de se prononcer sur l'imminence de la guerre ou de la paix. Ces dossiers forment la majeure partie de la collection. Ils représentent les traces matérielles du processus de recherche de Mills. Ce dernier a tenté de communiquer ce processus de recherche dans le fameux appendice « À propos de la connaissance intellectuelle » (*On Intellectual Craftsmanship*) à la fin de son ouvrage intitulé : *The Sociological Imagination*. Cet appendice a été écrit, en premier lieu, pour ses étudiantes et étudiants au moment même où, aux États-Unis, la sociologie et les recherches en communication de masse étaient prises entre deux tendances : les théories érigées en absolu (*grand*

theory) et l'empirisme abstrait. Après mes visites des archives, j'ai relu *The Sociological Imagination*. J'ai alors été frappée par le fait que cet ouvrage était une description exacte de la manière dont Mills organisait ses dossiers.

Une évidence m'est apparue, quand j'ai lu la littérature secondaire le concernant, à savoir à quel point il est important, pour les disciplines qui considèrent Mills comme l'un des leurs, de prendre en considération son processus de recherche et de pouvoir inclure, dans leurs appréciations du professeur, ses travaux non achevés, ses fragments de notes ainsi que les lettres qu'il a conservées. Comme Mills l'écrivait lui-même dans *The Sociological Imagination*, « les livres ne sont en fait que des comptes rendus structurés du travail continu dont ils tirent leur substance [traduction] » (Mills 1959 : 200-201).

Malheureusement, la plus grande partie de la littérature secondaire, conservée grâce aux bons soins de Richard A. Gillam (1965), est basée sur des sources qui mettent l'accent sur ses publications universitaires. Celles-ci n'offrent pas un portrait exhaustif permettant d'expliquer pourquoi Mills a choisi d'écrire comme il l'a fait et au moment où il a décidé de le faire. Les thèmes dominants de ces travaux entretiennent l'idée d'une filiation patriarcale mettant l'accent sur le lien avec la tradition pragmatique américaine (Tilman 1984; Scimecca 1977) et avec les débats universitaires comme ceux sur le marxisme (Bipul 1989; McQuarie 1981; Whitson 1985). Un thème plus près de mes propres centres d'intérêt en matière de recherche examine les travaux de Mills sur les intellectuels universitaires (Tilman 1984; Scimecca 1977). Ces interprétations, faites surtout à partir des écrits universitaires les plus connus de Mills, souffrent de ce que Harold Bloom (Cleere 1971; Gillam 1965; Miller 1986; Bloom 1989) appelle l'« anxiété de l'influence ». Ils portent uniquement sur les réflexions de Mills à propos du travail intellectuel sans faire l'analyse des questions politiques et intellectuelles qui ont occupé les huit dernières années de sa vie. Dans ces écrits, le travail universitaire de Mills a été séparé de manière idéalisée des exigences de la vie quotidienne, une attitude qui n'était cependant pas celle de Mill lui-même. De plus, ces comptes rendus ne prennent pas en considération le fait que Mills voyait le travail intellectuel comme étant compris dans la catégorie de la culture et de la politique, entendu comme l'enchevêtrement de pratiques vécues quotidiennement à l'intérieur de déterminants historiques et institutionnels. En ce qui concerne ses travaux portant sur les intellectuels, on a souvent écrit que sa vision du changement remplaçait les prolétaires par les intellectuels. Les grandes idéologies du libéralisme ou du socialisme ne semblant plus appropriées, Mills situait ses préoccupations dans une conjoncture marquée par une fragmentation toujours plus grande qu'il nommait la « quatrième époque » ou l'« ère postmoderne ». Ces études sur l'influence de Mills sont un exemple de ce que Luce Irigaray appelait de manière insolente l'« hommo-textualité ».

Quoique Mills n'ait jamais écrit exclusivement pour les femmes, ses recherches incluaient des thèmes comme la célébrité, les vendeuses et l'industrie de la mode; ces thèmes ont été récemment repris dans des recherches féministes. Toutefois, l'élément ayant le plus suscité mon intérêt dans *The Mills Papers* est qu'il concevait le potentiel d'agir (*agency*) politique dans de multiples lieux d'activité. En fait, Mills s'intéressait à ce que nous avons finalement appelé « les nouveaux mouvements soci-

aux » et il y était engagé. Ses dossiers comprenaient des coupures de presse et des notes sur de sujets tels que la lutte des Afro-Américains pour transformer l'Amérique raciste, les manifestations étudiantes contre les guerres de Corée et du Viêt-nam et les mouvements pour la paix. Il s'intéressait aussi au sort des femmes qu'il appelait « ces petites esclaves bien-aimées » dans sa critique du *Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir. Non seulement il surveillait les tendances, mais il signalait également des pétitions. Il a notamment appuyé l'ouvrage écrit par Jean-Paul Sartre sur l'Algérie et soutenu les intellectuelles et les intellectuels français qui encourageaient publiquement la révolution algérienne. Il faisait cela tout en défendant ses propres causes, plus particulièrement celle de la politique étrangère américaine envers l'Amérique latine. Mills estimait que l'Amérique était une puissance mondiale et en même temps une nation paroissiale centrée sur elle-même. Il était toujours avide d'en apprendre plus sur les événements politiques internationaux. D'ailleurs, à ce sujet, il avait vu avec justesse que des changements majeurs se préparaient en Afrique, en Chine et en Amérique latine. Il croyait que dans ce contexte les intellectuelles et les intellectuels, qu'il appelait des « travailleurs culturels », auraient un rôle et une responsabilité particulière à jouer afin de soulever des questions politiques, de remettre en cause les positions dominantes et d'offrir des solutions de rechange au cadre d'interprétation dominant.

Mon désir de m'investir dans une recherche portant sur Mills découle en partie de mon engagement féministe et critique envers les transformations politiques et la construction des alliances entre les agents culturels toujours en mouvement à l'ère postmoderne. J'ai la ferme conviction qu'une large part de l'histoire de Mills a été perdue ou simplement oubliée. En fait, il me semble que l'on se souvient de lui seulement comme d'un personnage macho et flamboyant, un solitaire et un rebelle, glorifié puis diabolisé par une génération d'anciens individus radicaux désillusionnés. C'est en ce sens que l'attention que les *cultural studies* féministes accordent aux questions de réception et aux « écrits secondaires » ainsi que la diversité de méthodes associées à ce courant de recherche m'ont poussée à retourner aux lettres des *Mills Papers*, et plus particulièrement aux lettres écrites par ses fans.

Les lettres par et pour Mills : une épistémologie épistolaire

Lors de mes excursions dans les archives, j'ai mis la main sur des dossiers remplis de lettres. Mills gardait toutes les lettres qu'il recevait dans des dossiers. À vrai dire, cela faisait partie de son processus de recherche. Ces dossiers peuvent être subdivisés en plusieurs types de correspondance qui comprennent des lettres personnelles écrites par sa famille, ses amis et amies ou par d'autres universitaires célèbres. Mills conservait également d'autres lettres, comme les invitations à publier ou à donner des conférences, ainsi que les lettres l'informant que ses travaux étaient acceptés ou refusés. J'ai même vu des lettres où l'on demandait à Mills de signer une pétition ou de soutenir une cause particulière. J'ai trouvé en outre des lettres éditoriales écrites par Mills, mais aussi des lettres ouvertes, publiées dans des journaux ou de petites

publications, faisant l'éloge de son travail ou le condamnant. Enfin, Mills gardait les lettres écrites par son public, les lettres de ses fans, qu'il utilisait activement dans ses pratiques universitaires. Ce sont ces lettres qui m'ont été utiles. Les lignes précédentes donnent un portrait général de l'ensemble impressionnant de documents qui étaient regroupés sous le terme étonnamment trompeur et simple de « lettres ». Les gens qui s'intéressent à ce que certaines personnes appellent des « bibliographies interprétatives » considèrent les lettres comme faisant partie des documents d'une vie. Ils examinent aussi les autres genres personnels, comme les journaux intimes, les nécrologies, les histoires de vie, les histoires orales ou les histoires personnelles. Ils produisent des rapports à partir des transactions officielles comme les actes de mariage, les permis de conduire et les déclarations officielles. Souvent, ces recherches sont faites pour des raisons personnelles et non pour des raisons officielles. Ils incluent alors les journaux intimes, les mémos, les lettres et les notes de terrain (Denzin 1998; Hodder 1998). Les dossiers de recherche de Mills sont compris dans cette collection. Ils contenaient surtout des documents non officiels considérés par Mills comme potentiellement pertinents quant à son travail intellectuel. Ainsi qu'il l'écrivait dans son ouvrage intitulé : *The Sociological Imagination*, les dossiers de recherche constituent en quelque sorte une façon pour le sociologue de tenir un journal (Mills 1959 : 216).

Je voudrais insister sur ces lettres et sur ce que j'appelle l'« épistémologie épistolaire ». L'usage des « lettres » traverse plusieurs domaines dont l'histoire intellectuelle, la biographie, la littérature et les *cultural studies*. Il faut souligner que chaque discipline possède sa propre idée quant à la manière dont les lettres doivent être exploitées. Chacune a aussi une vision particulière des lettres significatives. Les divers champs de recherche sélectionnent donc les différents types de lettres qu'ils estiment pertinents et interprètent celles-ci à partir des conventions propres à leur discipline respective, en rassemblant les évidences empiriques nécessaires à la revendication d'une vérité particulière. Ces choix sont, à plusieurs égards, guidés par les problématiques appartenant aux disciplines elles-mêmes. Par exemple, dans l'histoire intellectuelle, les lettres entre des individus importants sont souvent utilisées pour faire valoir une suite de grandes idées. Les études biographiques, quant à elles, utilisent les lettres en vue de dévoiler la personnalité du ou de la protagoniste et ses contacts personnels. Enfin, les féministes, dans leurs analyses de la réception des médias, emploient les lettres afin d'essayer de comprendre le sens que les femmes produisent à partir des textes culturels. Dans cette optique, centrer son intérêt sur une lettre n'est guère suffisant, plusieurs lettres similaires étant nécessaires pour qu'il y ait présence d'une masse critique.

Pourquoi Mills a-t-il gardé de telles lettres ? Il est malheureusement impossible de connaître les motifs précis qui l'ont animé. Par contre, en lisant les différentes lettres conservées dans ses dossiers de recherche et en y réfléchissant, on peut obtenir un aperçu des pratiques d'écriture de cet intellectuel. Ces pratiques étaient, en quelque sorte, une réponse aux questions qui le hantaient en cette période d'après-guerre, changeante et difficile aux États-Unis. La manière dont Mills se servait des lettres défie les divisions disciplinaires et les modalités de sélection selon la pertinence. Les

lettres de ses fans étaient notamment, pour Mills, un moyen d'en apprendre davantage sur les champs d'intérêt de son auditoire. Premièrement, ces lettres lui offraient des témoignages et des explications de première source sur ce que c'était de vivre dans les régimes de pouvoir très complexe qu'il avait essayé de décrire dans ses livres. Deuxièmement, elles lui donnaient accès à des analyses personnelles du fonctionnement de ces systèmes; elles lui permettaient de connaître les questions que son public se posait à propos des théories qu'il développait. Troisièmement, l'engagement actif qu'avaient ses lectrices et ses lecteurs envers ses textes lui apprenait que sa vision de l'Amérique, comme une société surdéveloppée fréquentée par de joyeux robots, était totalitaire. Quatrièmement, Mills utilisait ces lettres comme soutien intellectuel et émotionnel quand il adoptait des positions contestataires. Cinquièmement, enfin, ces lettres lui permettaient de connaître son lectorat et de faire la promotion de ses livres. La présence de ces lettres dans ses dossiers est significative, car elles font éclater l'image qui veut que Mills ait été un intellectuel isolé combattant tout seul les forces du mal. Mills estimait que c'était la responsabilité « morale » des intellectuels de parler des enjeux contemporains. Il se considérait comme un « travailleur culturel » dont la responsabilité première était d'être un écrivain politique. Ici, on voit que l'image personnelle de Mills était conçue en termes résolument « genrés ». En 1953, en réfléchissant à sa vocation et à son image personnelles, il écrivit :

A l'automne 1952, mais à vrai dire peut-être un an ou deux avant cela, j'ai expérimenté certaines images [...] surtout celle du fermier, mais aucune ne m'a satisfait. L'image qui unissait l'homme d'Hemingway et le Wobbley [...] jumelée à celle de mon « vrai » rôle professionnel en tant que professeur de sciences sociales [...] m'apparaissait en fait celle de l'écrivain politique. En somme, c'était l'image d'un homme qui s'élève contre les absurdités et les injustices et qui dit non. Qui dit non, non pas par simple défi ou par cynisme, mais qui le fait pour l'amour de la vérité et pour la satisfaction d'exercer son talent d'intellectuel. Ma tâche est de travailler et de mettre en forme ce rôle de façon à le rendre plus satisfaisant⁴.

Pour Mills, un intellectuel public demande beaucoup de courage et une habileté à refuser, à dire non. Cette décision de pratiquer une écriture politique l'a projeté dans le monde des médias de masse et lui a donné une popularité incroyable dans les circuits des conférences publiques. Si les commentaires de Mills semblent renforcer l'image tenace de l'intellectuel « solitaire », les lettres viennent démentir cette image,

4. Voir Mills (1953 : septembre) : « In the fall of 1952 and in fact for a year or two before then I experimented with other images [...] mainly subsistence farmer, but they didn't satisfy. But the image which unites the Hemingway man and the Wobbley [...] And both of them with my « real » occupational role as a professor of social science [...] is the image of the political writer. This is the idea of the man who stands up to nonsense and injustice and says no. Says no, not out of mere defiance or for the sake of the impudent no, but out of love of truth and joy in exercising intellectual skills. My task is to shape and work with this role in such a way as to make it more satisfying of what it does not now satisfy in the other two images which still float in upon me, often unawares. »

le montrant plutôt comme étant engagé dans une série de relations avec d'autres personnes, elles aussi dissidentes. Or, ces lettres font encore plus, car Mills gardait également les lettres de gens qui ne faisaient pas partie du monde universitaire. Elles donnent des indices permettant d'expliquer comment il a pu si efficacement joindre un tel public et participer à la construction à la fois théorique et pratique de celui-ci.

À l'époque, Mills était sans doute isolé de la sociologie américaine, plus particulièrement au Département de sociologie de l'Université Columbia. Cependant, il n'était pas complètement seul, comme en témoignent les lettres de ses collègues, amis et amies ainsi que ses lecteurs et lectrices. Alors que le monde universitaire américain des années 50 était craintif, dans l'ombre du reste de maccarthysme, Mills recherchait les mouvements politiques intellectuels en Europe, en Grande-Bretagne, dans le bloc de l'Est, l'URSS et dans les « sociétés sous-développées » (*underdeveloped societies*), comme il appelait les nations moins industrialisées situées hors de l'Europe. Mills cherchait des alliés à l'interne autant qu'à l'externe. Il avait donc ses propres usages de ces lettres, lesquelles, du point de vue d'une chercheuse féministe contemporaine, révèlent à la fois son processus de création mais également des éléments témoignant de la conjoncture politique dans laquelle Mills s'engageait aux États-Unis et à l'étranger. On retrouve plusieurs lettres qui invitaient Mills à écrire, à soutenir ou à signer une pétition; ces lettres attestent que Mills, dans les années 50, était membre d'une communauté politisée plus large, une communauté qui n'était limitée ni par les frontières institutionnelles ni par les frontières nationales.

Le style épistolaire de Mills

Mills conservait les demandes de lettres faites par ses lectrices et ses lecteurs, car elles faisaient partie de sa rhétorique; il s'adressait souvent à son public comme s'il écrivait une lettre. Plusieurs manuscrits de Mills sont composés comme des lettres. Quelques-uns d'entre eux ont été publiés de son vivant : *A Pagan Sermon to the Christian Clergy*; *Letter to the New Left*; ainsi que le pamphlet *Listen Yankee : On A Cuban Revolution*. Le manuscrit non publié et non terminé intitulé : « Tovarich » a été écrit, lui aussi, sous la forme d'une lettre à un camarade fictif en Union soviétique, un personnage composé par Mills à partir de ses recherches et de ses voyages⁵.

Pour l'une de ses premières interventions sur la culture de masse, Mills a adopté encore le style épistolaire. En effet, en mai 1951, il participait à une série sur les cols blancs, publiée dans *The American Magazine*. Mills (1951) a alors écrit à la conjointe d'un col blanc. Le titre de la lettre était : « Est-ce que votre col blanc vous étouffe ? ». L'article était présenté sous la forme d'une lettre dans le style « Chère Abbey ». La lettre était située du côté droit de la page. Dans cette lettre, la dame appelée « Madame Gassman » confiait à l'éditeur du magazine ses difficultés à composer avec le chômage de son mari. L'éditeur a placé la réponse de Mills du côté gauche de la page. La lettre est significative tant par son contenu que par son format. *Hope for White*

5. Pour de plus amples renseignements sur le format épistolaire chez Mills et son influence sur le projet « Tovarich », voir Mills (2000).

Collar Workers venait juste d'être publié et le magazine représentait Mills, le professeur, au téléphone en contact direct avec Mme Cassman, la ménagère préoccupée. Le ton utilisé par Mills n'était pas condescendant mais plutôt analytique. Le professeur manifestait de l'empathie pour elle et son mari en raison de la triste situation qu'ils vivaient. Il leur expliquait qu'ils étaient tous deux pris par les forces de changements économiques et sociaux plus larges qui venaient perturber leur vie personnelle. Il invitait la dame à se politiser, à sortir de sa maison et à joindre ses forces à celles d'autres femmes de sa communauté, afin d'ouvrir si possible un centre pour les cols blancs.

Mills n'a jamais participé à aucune autre chronique du style « Chère Abbey ». Il a cependant presque toujours fait circuler son travail universitaire dans les médias populaires. Il a même souhaité éditer un petit magazine à grand tirage. En 1945, par exemple, il écrivit un projet pour un magazine qu'il souhaitait du même style que le magazine *Politics* de Dwight MacDonald. Son projet était remarquable en raison notamment des gens que Mills espérait voir siéger au comité éditorial, mais également à cause du programme qu'il avait fixé au magazine. Dans son projet, Mills suggérerait de recourir à l'humour et aux images pour faire des commentaires sérieux. Il voulait, entre autres choses, inviter les gens à écrire des lettres et des critiques. Il était aussi partisan de l'utilisation de caricatures et de dessins d'humour de toutes sortes. Il n'avait pas comme modèle la presse radicale, mais bien le *New Yorker*. Il privilégiait l'humour au tragique, le rire au dramatique. Autrement dit, Mills pensait qu'il était possible de critiquer la culture de masse et d'emprunter ses formes pour parler d'enjeux politiques sérieux. Il désirait créer un lectorat pour ses idées, un lectorat appelé à croître. Il était attiré, en quelque sorte, par le défi d'adapter ses idées intellectuelles aux genres plus populaires.

Mills n'a jamais publié son propre magazine, mais il a tout de même beaucoup écrit pour les magazines de l'époque comme *The Nation*, *Dissent* et aussi pour *Saturday Review* et *Harpers*. En fait, ce sont ces publications qui, vers le milieu des années 50, l'ont fait connaître du grand public. Dans un texte écrit en 1956 pour le magazine *The Nation* et intitulé : « Un programme pour la paix » (« A Programme for Peace »), Mills avait conçu un plan en quatorze étapes afin de réaliser la paix mondiale. Dans un autre article ayant pour titre : « Un sermon païen offert au clergé chrétien » (« A Pagan Sermon in the Christian Clergy »), il condamne, comme dans le premier article, la politique étrangère américaine. Par la suite, Mills a adopté un style hybride, à cheval entre le sermon et la lettre adressée aux membres du clergé. Il accusait ces derniers d'hypocrisie quand, dans leurs sermons, ils prêchaient l'amour fraternel tout en étant complaisants par rapport aux enjeux sociaux. Mills a reçu beaucoup de courrier à la suite de la publication de *Hope for White Collar Workers* et *The Power Elite*. Toutefois, « Un sermon païen » a provoqué une réponse incroyable du lectorat en partie en raison de son style épistolaire. C'est à certaines de ces réponses que je consacrerai les prochaines lignes.

Les réponses des lecteurs

Les lettres des personnes qui lisaient Mills, et plus particulièrement celles qui ont été écrites en réponse à « Un sermon païen » étaient adressées, entre autres, à « monsieur Mills » ou au « professeur Mills »; une lettre débutait même, avec humour et esprit, par « Mon très cher païen ». En raison du ton populaire et complice adopté par Mills dans ses articles, les lettres des lecteurs et des lectrices calquaient ce style familier et imitaient la rhétorique chrétienne de l'amour fraternel. La forme de la lettre permettait aux personnes qui s'adressaient à Mills de lui parler de manière très intime; elles lui écrivaient alors comme si elles le connaissaient, comme si elles lui parlaient. Elles percevaient Mills comme étant plus qu'un simple professeur, il était un peu comme un confident, quelqu'un qui parlait avec le cœur et pas seulement avec la tête. Plusieurs personnes commentaient le ton de l'article : « L'article a fait tout un tabac et en toute humilité, j'en suis des plus reconnaissants » (Mills 1958). Bref, le ton électrisant et parfois grandiloquent de Mills avait trouvé un public attentif, un public composé de gens familiarisés avec ce style de répartition.

Mills gardait ces lettres parce qu'elles lui offraient un soutien intellectuel et émotionnel certain. De plus, elles lui rappelaient que l'écriture avait un objectif plus large. En 1957, Mills répond à un homme qui lui avait écrit pour lui confier son désarroi devant l'intransigeance de la situation politique en Amérique :

Je dois toujours continuer. Peut-être que c'est l'énorme satisfaction de toujours essayer inlassablement de comprendre ce qui peut arriver dans le monde afin de pouvoir l'expliquer de manière sensée.

Je suppose que je n'ai pas d'autre croyance. Je suis certainement presque au-delà de la position prométhéenne. J'estime qu'il faudrait penser plus comme Spinoza, c'est-à-dire « [n]e pas pleurer, ne pas rire, mais plutôt essayer de comprendre⁶ ».

Mills n'était pas réservé lorsqu'il était question de communiquer sa propre insécurité, allant même jusqu'à s'identifier avec ses lecteurs et ses lectrices. Par exemple, une femme qui vivait et enseignait à Athens en Virginie lui a écrit à propos du ridicule et de l'absurdité de la Défense civile aux États-Unis. Dans sa lettre, elle lui raconte comment ses protestations ont été accueillies par le silence de ses collègues féminines et ont donné lieu à une enquête sur son mari menée par les autorités de son collège. Mills lui a alors répondu :

6. Voir Mills (1957 : 26 décembre) : « I've got to go on. Maybe it's the enormous satisfaction of continually trying to understand what might be happening in the world and to articulate it without malarkey. I've really got no other faith suppose. Certainly I'm well beyond the merely Promethean stance. And I think more like Spinoza's «Neither to laugh nor to cry, but to understand.» »

Recevoir des lettres comme celle que vous m'avez envoyée en septembre dernier, lettre que je n'ai reçue qu'à mon retour aux États-Unis, est l'une des raisons qui me motivent à continuer à écrire. Je vous suis très reconnaissant, madame, de m'avoir envoyé une telle lettre. En mars prochain, je vais donner des conférences Sidney Hillman « sur la guerre et la paix » et, si je le puis, j'aimerais beaucoup vous faire parvenir des copies de ces conférences. Vous pourrez ainsi me faire parvenir vos critiques⁷.

L'aspect fascinant est de constater comment C. Wright Mills, qui était souvent dépeint dans une conception très masculine comme un « rebelle solitaire », était un homme habité par une passion et une profonde insécurité quant à la valeur de son travail. Ces lettres dévoilent la dimension affective de son engagement intellectuel, défiant ainsi la dualité entre raison et émotion. Cette dualité a d'ailleurs été reprise conceptuellement et politiquement par les féministes (Grosz 1994 : 6), non pas pour privilégier l'aspect affectif au profit de recherches conceptuelles et intellectuelles, mais pour affirmer leur interrelation. Les gens qui écrivaient à Mills étaient, pour lui, des interlocutrices et des interlocuteurs intellectuels capables de lui donner une rétroaction (*feedback*) et des conseils. Notons que les lettres qu'il a reçues ne partagent pas toutes intégralement ses positions. D'ailleurs, à ce sujet, mentionnons qu'un pasteur de l'Église unie a violemment rétorqué à Mills que les gens comme lui « devraient nettoyer leur propre maison avant de vouloir faire le ménage dans celles des autres⁸ ».

Plusieurs personnes ont adressé à Mills des lettres lui offrant des exemples de résistance; parmi ces lettres, certaines étaient écrites par des membres du clergé ostracisés par leur propre congrégation quand ils voulaient prêcher pour la paix. Plusieurs lui offraient des détails sur la manière dont ils incorporaient ses écrits à leurs sermons. Certains lecteurs ou lectrices faisaient des suggestions à Mills; ils lui écrivaient à propos de sujets d'articles ou de thèmes qu'il devait aborder et lui donnaient aussi des noms de personnes à qui il devrait écrire. Les conseils réfléchis et prudents que Mills obtenait de ses lecteurs lui rappelaient que l'Amérique n'était pas entièrement peuplée de « joyeux robots ». Enfin, ces lettres aident à comprendre le sens de certaines phrases de ses publications. En porte-à-faux avec l'idéal wébérien, Mills ne croyait pas que toute société, incluant la sienne, se réduisait à être une terre de « joyeux robots ».

Si Mills recevait des témoignages de gens du peuple, il recevait également des lettres de membres de l'establishment mécontents de leurs élites au pouvoir et de la complicité de leurs diverses organisations alors que la guerre froide battait toujours son plein. Par exemple, un capitaine de la Marine américaine a écrit à Mills à propos de

7. Voir Mills (1957 : 27 décembre) : « Getting letters such as you wrote me last September, which I have only now received upon returning to the United States, is one reason why one continues to write. I am most grateful to you, Madame, for sending it to me. This March I am going to deliver the Sidney Hillman Lectures «On War and Peace» and if I may I should very much like to send you mimeographed copies of these lectures about that time for your criticism. »

8. Voir Mills (1958 : Wichita) : « Had to sweep their own houses clean first ! »

la corruption de l'armée. Ce dernier s'est inspiré de cette lettre pour donner une conférence dans un club naval. Il a également continué à s'adresser aux gens sensibles à ses propos et à ceux qui l'étaient moins comme les étudiants et les étudiantes universitaires. Il s'adressait aussi aux gens au pouvoir : il voulait alors les persuader de la corruption de leurs propres institutions et du fait qu'ils étaient complices des injustices. Je crois qu'il est important de mentionner ces détails, car on a souvent accusé Mills d'avoir été séduit par les élites au pouvoir qu'il critiquait, on l'accusait d'aimer l'idée de pouvoir leur parler (Denzin 1992). Je ne peux malheureusement pas savoir quelles étaient les intentions de Mills lorsqu'il écrivait ces lettres. Toutefois, on peut dire que les lettres elles-mêmes dévoilent un scénario plus compliqué que celui qui a été présenté précédemment; un scénario développant la certitude grandissante chez Mills que les structures de pouvoir n'étaient pas homogènes; partout en Amérique, de la fin des années 50 au début des années 60, des dissensions émergeaient au sein des membres des élites au pouvoir. Pour Mills, les scientifiques, les artistes, les leaders religieux, les designers, la population étudiante, le milieu politique et les militaires n'avaient pas à être inévitablement conservateurs en raison de leur position sociale ou institutionnelle. Pour lui, les changements sociaux requéraient un soutien de toutes les couches sociales.

De peur d'avoir tracé un portrait idéalisé de Mills, je dois aussi dire qu'il était un personnage plutôt ambitieux (Oakes et Vidich 1999). C'était un être pragmatique, dans l'acception mondaine du terme, c'est-à-dire un homme pratique. Ces lettres l'aidaient à déterminer où ses livres pouvaient être envoyés pour faire l'objet d'un compte rendu critique et où ses éditeurs devaient s'adresser pour lui obtenir des contrats de conférences publiques. De plus, ces lettres servaient à des fins publicitaires, notamment lors de la préparation de communiqués de presse. Lorsque ses éditeurs lui ont demandé une liste de critiques, composée d'écrivains et de personnes du public à qui ils pourraient à l'avance envoyer des copies de livres et espérer recevoir un appui ou un commentaire pouvant être cité, Mills leur suggéra de consulter la liste que Simon et Schuster avait utilisée pour faire la promotion du livre *Causes*. Il leur conseilla également les pasteurs libéraux protestants, les étudiantes et les étudiants locaux et les groupes pour la paix, spécialement The Friends F.O.R. En somme, le fait de conserver les lettres donnait à Mills une idée tangible de son public et de ses fans⁹.

Au fil du temps, il a été plus difficile pour Mills de maintenir cette correspondance, car il devenait de plus en plus populaire et sa santé déclinait. Jusqu'à maintenant, ces lettres indiquent que Mills essayait de rester à la fois respectueux et responsable par rapport à son lectorat, ce qui vient contredire le mythe voulant qu'il ait été un intellectuel obsédé par son propre pouvoir et adorant la célébrité. En fait, il répondait souvent aux gens et gardait des copies carbonées des lettres dans ses dossiers. Il puisait dans ces lettres des idées intellectuelles et un soutien moral. Il soulignait et rayait les idées, les phrases et les éléments avec lesquels il était en accord ou en désaccord. Pour Mills, ces dossiers étaient un peu comme un organisme vivant, et c'est pour cela que les lettres étaient rarement regroupées, mais plutôt

9. Voir Mills (1953 : 4B373).

reclassées à l'intérieur du dossier le plus approprié et le plus pertinent par rapport au thème qu'elles abordaient. *The Mills Papers*, comme toutes les collections, représentent, de toute évidence, une série de documents très médiatisés ne devant pas être utilisés pour essayer de présenter « la » vérité ou une vérité unique. Il est également important de noter, lorsqu'on tente de comprendre les travaux publiés de Mills, qu'il conservait ses lettres, car elles lui permettaient d'avoir conscience de son public et que cela nourrissait sa pratique en tant qu'intellectuel public.

Le genre, le génie et le mythe du rebelle solitaire

Ainsi, les lettres des lecteurs et des lectrices permettaient à Mills de se remémorer non seulement l'importance politique des mots mais également la nécessité de cultiver les liens avec son lectorat, de créer un « public » qui se rallie contre les « fous réalistes » (*the crackpot realists*) qui contrôlaient alors le gouvernement et l'armée en cette période de guerre froide américaine. Elles montrent que Mills voyait l'activité intellectuelle comme un travail conceptuel et théorique, un travail raisonné, mais un travail qui comportait également une dimension affective liée à l'engagement intellectuel. Certes, Mills était engagé au sein de la communauté intellectuelle, mais ses engagements s'étendaient bien au-delà de celle-ci.

Soulignons également que la collection Mills contient des classeurs de dossiers de correspondance et d'échanges d'idées très utiles pour une chercheuse féministe qui veut intégrer son féminisme aux divers aspects inhérents aux disciplines de la communication et des *cultural studies*. Les lettres, considérées par les féministes comme un site potentiel pour l'analyse et la théorisation, soulèvent deux enjeux interreliés à propos de Mills l'homme et Mills le mythe. En premier lieu, ces traces textuelles donnent un nouvel éclairage sur Mills, l'un des plus grands intellectuels publics de son temps. Ensuite, elles invitent à reconsidérer l'image de Mills, à la fois comme intellectuel « rebelle et solitaire » et comme être amer, isolé et buté parce qu'il avait abandonné son objectivité scientifique (Horowitz 1983 : 283). Je n'ai pas d'objection à dire que Mills a été un intellectuel en vue au cours des années 50 et jusqu'à sa mort en 1962. Je suis toutefois troublée par la manière dont cette affirmation est faite par certains auteurs et critiques, car peu de preuves permettent d'indiquer à quel point Mills était populaire et d'expliquer comment il était parvenu à une telle popularité. Ici encore, je suis consciente que le sexe (*gender*) impose une orientation particulière aux questions de recherche. Il est maintenant devenu une référence obligée; malheureusement, cet acquis entretient l'idée romancée du génie. Comme la philosophe féministe Christine Battersby (1989) l'affirmait, historiquement, le sexe (*gender*) et le génie ont été articulés ensemble, même si le génie est une catégorie qui se « naturalise » facilement. Il y a des gens qui sont tout simplement nés grands, surtout des hommes, et qui se sont vu attribuer des qualités leur permettant d'atteindre un niveau auquel nous pouvons seulement rêver mais que nous ne pourrions jamais atteindre (Battersby 1989 : 10).

Les images de Mills comme un homme macho sont chargées d'une vision romançée de l'universitaire masculin (mâle) moderne. Mills est vu comme le « père » de la nouvelle gauche, le *students for a democratic society* (SDS), celui qui a ravivé la tradition radicale en matière de sociologie, luttant seul et de ses propres mains contre ses ennemis à la Morningside Heights. Quand cette projection a été révélée, durant les années 60, 70 et 90, de tels portraits ont donné lieu à d'autres critiques à l'égard de Mills, notamment par d'anciens étudiants radicaux devenus professionnels, des critiques marquées par leur propre désenchantement par rapport aux promesses des années 60 et par les lectures erronées des travaux de Mills considérés comme définitifs¹⁰. Cette vision de Mills comme un personnage de grande envergure, cette vision de l'intellectuel public, rejoint celle de Mills l'individualiste : celle de l'homme d'« Hemmingway » qui se bat seul contre le monde. Mills était sans aucun doute un personnage flamboyant qui pouvait à la fois révéler son image personnelle et la remettre en question. Je dois dire que c'est cette vanité et cette audace que je trouve irrésistibles et avec lesquelles j'ai lutté lorsque je lisais la correspondance privée et publique.

Les nombreux comptes rendus qui ont été écrits sur Mills en motocyclette, Mills en velours côtelé et Mills paradant son langage texan alors qu'il vivait à New York ont produit de lui une caricature et accentué l'obsession de Mills, comme homme qui embrasse large, seul, solitaire... J'estime que cela ne rend pas justice à ses pratiques en tant qu'intellectuel public, outre que cela réunit les liens entre la masculinité et le génie. On confère alors à Mills des dimensions héroïques qui jouent à l'intérieur d'un individualisme « genré ». On le décrit comme un homme qui rejette les autres pour pouvoir avancer; on le taxe d'« asocial ». Ces dimensions sont critiquées par les féministes comme Jessica Benjamin (1988). Ces suppositions, quoiqu'elles soient colorées et irrésistibles, éloignent Mills de la conjoncture à l'intérieur de laquelle il se situait et des pratiques qu'il avait instituées. De plus, elles séparent ses pensées et ses écrits des liens et des correspondances qui alimentaient ses pratiques d'écriture.

Le contenu de ces lettres met au jour les raisons qui ont poussé Mills à délaisser ses préoccupations universitaires pour plutôt se consacrer à l'écriture de textes plus politiques et plus populaires. Mills travaillait afin de cultiver un public. Dans cette optique, la présence de ces lettres lui rappelait que le travail intellectuel était une forme de labeur. Les lettres font partie de sa méthode de travail au même titre que les coupures de presse qu'il gardait et annotait afin de pouvoir comprendre les sensibilités des Américains. Mills voyait les éléments radicaux en Amérique comme des « agents de changement historique ». Il cherchait aussi à formuler une théorie de la société permettant d'expliquer les changements de ce qu'il appelait la « quatrième époque » ou l'ère postmoderne. Ces lettres donnaient à Mills des preuves que le changement pouvait venir d'une multitude de secteurs partout en Amérique et non seulement de la traditionnelle classe ouvrière masculine. Ainsi, c'est à travers sa théorisation des nouveaux mouvements sociaux que Mills lui-même est pertinent dans le cadre d'une analyse féministe des politiques et du postmodernisme.

10. John Alt (1985) fait des commentaires similaires.

J'ai commencé mon article par une brève vue d'ensemble de quelques-uns des principes épistémologiques et méthodologiques des *cultural studies* féministes. Je voudrais une fois de plus réaffirmer que les innovations méthodologiques des chercheuses féministes ont été pour moi essentielles dans ma recherche sur la façon de traiter ces documents d'archives. Lorsque j'ai remis en question la figure de C. Wright Mills, les études féministes sur la réception des médias m'ont amenée, en tant que chercheuse, à prêter attention aux réponses aux lecteurs et lectrices plutôt qu'aux textes universitaires. La voix autoritaire de Mills est d'une certaine manière décentrée et déstabilisée, et cela, même s'il demeure le point central de mon analyse. Le fait d'examiner les lettres du lectorat et du public, ainsi que les réponses de Mills à ces lettres, dévoile la qualité « relationnelle » de sa pratique. Certes, Mills était unique, mais il n'était pas seul — du moins selon ce que nous disent les traces textuelles laissées dans *The Mills Papers*.

— RÉFÉRENCES

AASCH, Carolyn

1986 *Reading Women's Writing*. New York, Methuen.

ALT, John

1985 « Reclaiming C. Wright Mills », *Telos*, 66, hiver : 6-43.

ANG, Ien

1985 *Watching Dallas*. New York, Methuen.

BATTERSBY, Christine

1989 *Gender and Genius : Towards a Feminist Aesthetics*. Bloomington, Indiana University Press.

BENJAMIN, Jessica

1988 *The Bonds of Love : Psychoanalysis, Feminism and the Problem of Domination*. New York, Pantheon Books.

BIPUL, Kumar Bahdra

1989 *The Political Sociology of C. Wright Mills*. Calcutta, Minerva Associates.

BLOOM, Harold

1989 *The Anxiety of Influence*. Chicago, University of Chicago Press.

CLEERE, Ford Wallace

1971 *The Intellectual as Change Agent in the Writings of C. Wright Mills*. Boulder, University of Colorado.

DENZIN, Norman K.

1998 *Interpretive Biography*. Londres, Sage.

1992 *Sociology and Postmodernism*. Londres, Sage.

FISKE, John

1989 *Reading the Popular*. Boston, Unwin Hyman.

GILLAM, Richard D.

1965 *The Intellectual Rebel : C. Wright Mills, 1916-1946*. Thèse de maîtrise non publiée. New York, Columbia University.

GROSZ, Elizabeth

1994 *Volatile Bodies, Towrds a Corporeal Feminism*. Bloomington, Indiana University Press.

HERMES, Joke

1995 *Reading Women's Magazines : An Analysis of Everyday Media Use*. Londres, Polity Press.

HODDER, Ian

1998 « The Interpretation of Documents and Material Culture », in Norman K. Denzin et Yvonna S. Lincoln (dir.), *Handbook of Qualitative Research. Strategies of Qualitative Inquiry*, Londres, Sage : 377-392.

HOROWITZ, Irving Louis

1983 *C. Wright Mills : An American Utopian*. New York, Free Press.

MCQUARIE, Donald

1981 « The «Plain» Marxism of C. Wright Mills », *The Insurgent Sociologist*, 10, 3, hiver : 83-94.

MILLER, James

1986 « Democracy and the Intellectual : C. Wright Mills Reconsidered », *Salmagundi*, 70-71, printemps-été : 82-101.

MILLS, Charles Wright

1969 *The Marxists*. New York, Dell Publishing.

1959 *The Sociological Imagination*. New York, Oxford University Press.

1958 « W.W. Finlater to C. Wright Mills », in *The Mills Papers*, Box 4B382, 17 mars.

1958 « John Isom to C. Wright Mills », in *The Mills Papers*, Box 4B392, Wichita.

1957 « C. Wright Mills to Professor John Collins », in *The Mills Papers*, Box 4B382, 26 décembre.

1957 « Mrs. A. Dahlke to C. Wright Mills » et « C. Wright Mills to Mrs. Dahlke », in *The Mills Papers*, Box 4B392, 27 décembre.

- 1956 *The Power Elite*. New York, Oxford University Press.
- 1953 *The C. Wright Mills Papers*. Austin, University of Texas at Austin, Box 4B373, septembre.
- 1951 « Hope for White Collar Workers », in *The American Magazine*, Box 4B353, May.

MILLS, Kathryn

- 2000 *C. Wright Mills : Letters and Autobiographical Writings*. Berkely, University of California Press.

OAKES, Guy, et Arthur J. VIDICH

- 1999 *Collaboration, Reputation and Ethics in American Academic Life : Hans H. Gerth and C. Wright Mills*. Urbana, University of Illinois Press.

RADAWAY, Janice

- 1984 *Reading the Romance : Women, Patriarchy, and Popular Literature*. Chapel Hill, University of North Carolina Press.

SAID, Edward

- 1996 *Representations of the Intellectual*. New York, Vintage Books.

SCIMECCA, Joseph

- 1977 *The Sociological Theory of C. Wright Mills*. Port Washington, Kennikat Press.

STACEY, Jackie

- 1995 *Star Gazing*. Londres, Routledge.

TILMAN, Rick

- 1984 *C. Wright Mills : A Native Radical and His American Intellectual Roots*. University Park, Pennsylvania State University Press.

WHITSON, Mont

- 1985 « Mills and Marx : A Reassessment of Mills Pragmatic Sociology », *Quarterly Journal of Ideology*, 9, 1, janvier : 37-44.

WOLFF, Janet

- 1999 « Cultural Studies and the Sociology of Culture », in *Visible Culture : An Electronic Journal for Visual Studies* : rochester.edu/in_visible_culture/issue1/wolff/wolff.html.